

NUMÉRO 84 | AUTOMNE 2022

# PARTICIPE PRÉSENT

Bulletin de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

## PLEINS FEUX SUR NOS Librairies indépendantes franco-ontariennes

page 6



Mot de la rédactrice en chef p. 3  
La parole aux auteurs et autrices p. 18

À l'honneur p. 29

## Les Salons du livre 2022

### Festival international de la littérature (FIL)

23 septembre au 2 octobre

### Salon du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean

29 septembre au 2 octobre

### Salon du livre de la Péninsule acadienne

6 au 9 octobre

### Salon du livre d'Estrie

13 au 16 octobre

### Salon du livre de Dieppe

20 au 23 octobre

### Salon du livre afro-canadien d'Ottawa

27 au 30 octobre

### Salon du livre de Rimouski

3 au 6 novembre

### Le premier Festival littéraire de Terre-Neuve-et-Labrador

17 au 20 novembre

### Salon du livre des Premières Nations

17 au 20 novembre

### Salon du livre de Montréal

23 au 27 novembre

## Les fondements de l'AAOF

### MISSION

L'AAOF est un organisme de développement au service de ses membres et de leurs œuvres. Son activité fait valoir leurs intérêts et favorise leur rayonnement en Ontario et ailleurs.

### VISION

En 2022, nos auteurs et leurs œuvres sont reconnus pour leur apport à la vitalité artistique et culturelle de la société canadienne et d'ailleurs.

### L'AAOF remercie ses bailleurs de fonds 2022-2023



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL  
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO  
an Ontario government agency  
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Canada

Fondation  
franco-ontarienne

### L'AAOF remercie ses partenaires de saison 2022-2023



SALON GRAND  
LIVRE SUDBURY



NUIT BLANCHE  
magazine littéraire



## PARTICIPE PRÉSENT

est une publication de l'Association des auteurs et auteurs de l'Ontario français

### Conseil d'administration

Marie-Josée Morin, présidente  
Lisa L'Heureux, vice-présidente  
Éric Charlebois, secrétaire-trésorier  
Aristote Kavungu, administrateur  
Chloé LaDuchesse, administratrice  
Monia Mazigh, administratrice  
Mireille Messier, administratrice

### Équipe de rédaction du Participe présent

Auréli Lacassagne, rédactrice en chef  
Stéphane Cormier, rédacteur  
Réjean Grenier, rédacteur  
Véronique Grondin, rédactrice  
Marie-Josée Martin, rédactrice  
Blaise Ndala, rédacteur  
Aude Rahmani, coordonnatrice et rédactrice

Correction : 1001 pages

Graphisme : Alain Bernard



Association  
des auteurs et auteurs  
de l'Ontario français

335-B, rue Cumberland

Ottawa (ON) K1N 7J3

Tél. : 613 744-0902

Télec. : 613 744-6915

Courriel : [info@aaof.ca](mailto:info@aaof.ca)

Site Web : [www.aaof.ca](http://www.aaof.ca)



Facebook



Twitter



LinkedIn



YouTube

Abonnement à l'**Infolettre L'Épistolaire**

Direction générale :

Yves Turbide – [dg@aaof.ca](mailto:dg@aaof.ca)

Projets et communications :

Aude Rahmani – [communications@aaof.ca](mailto:communications@aaof.ca)

Comptabilité :

Nadine Gauvreau – [virements@aaof.ca](mailto:virements@aaof.ca)

Chargée de projet, Les routes du livre :

Abir Benahmed : [abir.aaof@aaof.com](mailto:abir.aaof@aaof.com)

Numéro 84, Automne 2022



Aurélie Lacassagne  
Photo : Rachelle Bergeron

## MOT DE LA RÉDACTRICE EN CHEF

**Je dois avouer que, plus jeune, j'ai souvent confondu le libraire avec le bouquiniste, quand je me constituais ma bibliothèque personnelle et que l'argent manquait. Mais aussi parce que j'aimais fouiner, sentir le papier jauni, taché et annoté, trouver des bonheurs d'occasion et premières éditions. La bouquinerie n'a pas la même odeur que la librairie. Cette dernière est propre et ordonnée alors que la première est chaotique et poussiéreuse. Le/la libraire est un érudit patient tandis que le/la bouquiniste est chasseur de trésors qui décide du prix du livre à la gueule de la cliente. Quand on me posait la question de ce que je voulais faire comme métier plus tard dans la vie, je répondais souvent « libraire comme De Gaulle ». C'était de l'esbroufe, je voulais être bouquiniste, l'aventure, les coups bas, chercher le Graal – le mien à cette époque c'était la première édition de *La Métamorphose* traduite par Alexandre Vialatte (en 1928 dans la *Nouvelle Revue française*), voir sur une même page le nom de deux de mes auteurs préférés. Le métier de libraire est bien trop exigeant pour moi, il ne souffre pas de l'à peu près; la libraire est vendeuse, passeuse et entremetteuse. Toutes ces actions visent à satisfaire ses clients. Le bouquiniste est plus égoïste et cherche avant tout à satisfaire ses désirs.**

Pour moi la librairie est associée à mon parcours d'étudiante quand il fallait acheter les livres spécialisés pour les cours. C'est une fois arrivée au Canada que j'ai commencé à fréquenter les librairies parce que je me suis mise à lire des auteur.e.s contemporain.e.s, beaucoup plus difficiles à trouver d'occasion.

J'ai énormément apprécié les quelques années où la Librairie Grand ciel bleu narguait de par sa simple présence sur Durham, nom de la rue sur laquelle elle était sise. Je trouvais que c'était un formidable pied de nez au lord anglais. Nous y étions accueillis à gauche, au-dessus des machines à café, par un portrait photographique géant en noir et blanc de Robert Dickson, à droite par la caisse tenue par Daniel Aubin. Pour la petite histoire, Daniel sauvera cette photographie à la fermeture de la librairie, me l'offrira un jour en cadeau, elle trône aujourd'hui dans ma chambre. Rien à faire, nous ne pouvions échapper aux poètes. C'était la librairie idéale avec son café, son immense section de littérature franco-ontarienne, son petit coin pour les enfants, ses soirées-causeries. Un lieu que nous habitions donc, un lieu de rencontres, de vie, de chaleur, de lectures – à voix basse ou haute, un cocon, un chez-soi, un chez-nous. Sa fermeture est venue nous rappeler que ça n'a jamais été chez nous icitte, que nos espaces sont fragiles, que nous sommes très doués pour nous tirer dans les pattes entre nous. Réjean Grenier dans son article l'explique fort à propos.

Oui, effectivement.

Il faut bien comprendre que des librairies francophones peuvent fleurir et s'épanouir en Ontario français mais que bien sûr, devant l'implacable réalité des chiffres, elles ont pour ce faire besoin de l'appui de nos institutions, et notamment de la première d'entre elles, l'école de langue française. Sans achats institutionnels de livres, la survie devient autrement plus compliquée. Si les douze conseils scolaires de langue française de la province faisaient leurs achats de livres auprès des quelques librairies francophones qui existent encore, cela permettrait non seulement de pérenniser leur existence mais peut-être aussi d'en voir émerger d'autres. Prenez cette remarque pour ce qu'elle est, à savoir une critique et un appel à la raison.

La raison est en effet assez simple: seule une librairie franco-ontarienne avec son libraire permet de faire découvrir nos auteur.e.s. On ne trouve pas de Didier Leclair ou de Patrice Desbiens à Costco ou à Chapters. Sans lecture de nos écrivain.e.s, la transmission de notre culture ne peut se faire. Et sans culture, pas de peuple. Logique imparable.

Cette fragilité et ce besoin essentiel de fréquenter ce lieu pour notre santé intellectuelle, Blaise Ndala vous les expliquera dans un texte magnifique empreint d'émotions et qui nous fait voyager de Kinzambi à Ottawa en passant par Kinshasa. Il nous rappelle également que la librairie est pour l'auteur.e à peu près le seul lieu où il peut, sortant de son ermitage, aller à la rencontre de ses lecteurs. Véronique Grondin, libraire au plus profond de ses tripes, vous offre une réflexion toute personnelle sur sa trajectoire de libraire, sur l'exigence du métier, sur l'incompréhension qui parfois se pointe quant à ce que cette vocation revêt véritablement. J'ai également demandé pour ce numéro à Réjean Grenier, figure incontournable de la vie culturelle sud-buroise depuis cinquante ans et immense lecteur devant l'éternel, de nous partager sa vision de la librairie. Réjean n'étant pas homme à mâcher ses mots, il nous propose finalement de reconnaître que, pour palier au manque de librairies francophones à travers notre province, le livre numérique s'avère une solution somme toute prometteuse. En lisant son texte, je n'ai pu m'empêcher de penser au chanoine Jacques Grand'Maison et à son « espérance têtue ». Stéphane Cormier, longtemps libraire et aujourd'hui éditeur chez Prise de parole, témoigne de l'importante cruciale des librairies indépendantes pour l'écosystème de livre. Pour lui, les librairies sont les plus précieuses des alliées. Il avance également des pistes de solution sur lesquelles j'invite chacune et chacun d'entre vous à réfléchir. Enfin, dans quelques jours, ce sera le 25 septembre, Jour des Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes. Marie-Josée Martin est allée à la rencontre de trois libraires – Jean-Philip Guy de la Librairie du Soleil, Nathalie Savard de la librairie Le coin du livre et Nathalie Vinke de la librairie Il était une fois – afin de recueillir leurs suggestions de lectures. Il n'y a pas meilleure façon de marquer cette journée qu'en appuyant nos libraires et ainsi toute la chaîne du livre.

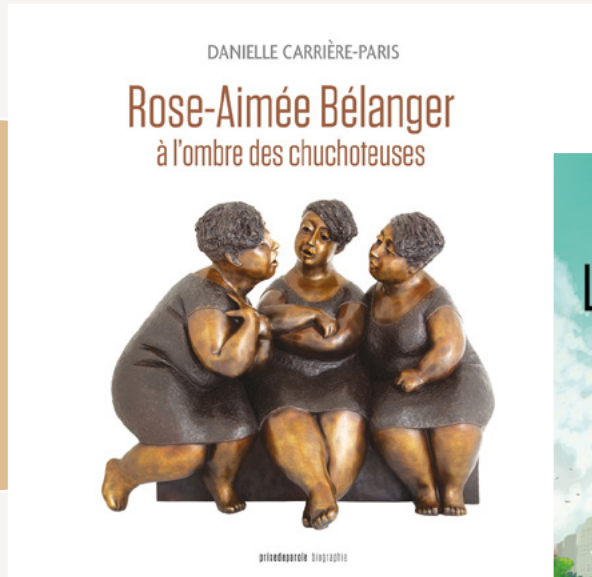
Bonne lecture!

PS: si ce numéro vous donne des envies de changement professionnel, la librairie de la Place des Arts de Sudbury est à la recherche d'un.e libraire!!!

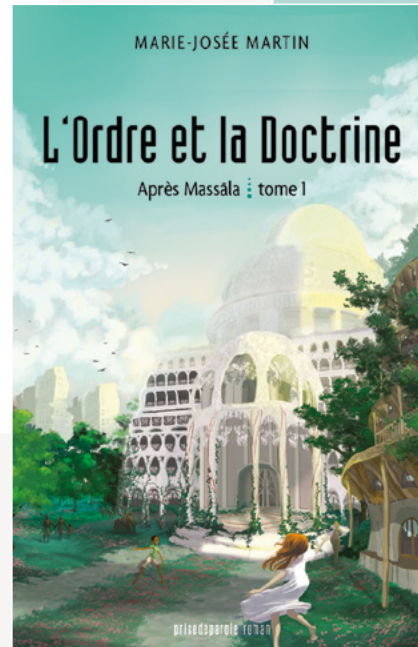
**Aurélié Lacassagne**

# LE 25 SEPTEMBRE, pour tous les goûts

**Arts** et  
**bronzé**



**Inclusif** et  
**féministe**



**Existentiel** et  
**fantastique**



**Irrévérant** et  
**charmant**



## Le livre en commun

Véronique Grondin

**En 1992, je fais mes premiers pas comme libraire. Du haut de mes 17 ans, je suis loin de me douter que ce travail deviendra mon métier pour les vingt-quatre années suivantes. Ce n'est certainement pas une brochure sur la profession découverte dans le bureau d'un conseiller en orientation qui me permettra d'envisager cette possibilité. Je complète parallèlement une formation en journalisme, je flirte avec les études en lettres, et je choisis finalement les sciences du langage comme parcours universitaire. Je continue de rouler ma bosse entre les rayons de livres, tout en apprivoisant l'art du service à la clientèle. Je développe peu à peu des connaissances dans le domaine de la vente au détail, mais j'apprendrai assez vite que le milieu dans lequel je les développe est riche et complexe, que le produit que je tiens est dans une classe à part. Je ne me laisserai jamais de trouver des stratégies pour le mettre en valeur.**



Véronique Grondin

**La curiosité intellectuelle, qualité essentielle que j'ai candidement dit posséder lors de ma première entrevue d'embauche, doit être affûtée en continu.**

Le nombre de livres publiés est considérablement plus bas au début des années 90, mais les phénomènes littéraires existent, et je suis facilement impressionnable par les Donna Tartt, Alessandro Baricco, et oui, les Alexandre Jardin de ce monde. J'ai connu la version papier de *Electre*, catalogue en plusieurs volumes de données bibliographiques, Les Éditions françaises, la collection 1000 Soleils, vécu la folie du *Petit traité des grandes vertus*, l'engouement pour l'Égypte, le montage des dictionnaires en pyramide, la révolution Harry Potter, cessé de compter les rééditions du *Petit Prince* et des livres de Dominique Demers. J'ai choisi la meilleure porte d'entrée pour me construire une culture générale. J'évalue et je vois évoluer les habitudes de consommation et leurs fluctuations, et je vis un éveil. Je suis témoin qu'il y a beaucoup à faire pour que le public s'intéresse davantage à la littérature nationale et régionale. Je prends conscience du rôle important que le ou la libraire peut jouer pour aller en ce sens, et je me fais un devoir d'ouvrir mes horizons pour la suite.

Encore aujourd'hui, je suis fascinée par le pouvoir qu'exerce le livre quand il devient objet et sujet d'interactions humaines, alors que l'acte de l'écriture et de la lecture s'effectue le plus souvent en solitaire. Il semble que de partager des impressions, autour d'un même titre ou pas, en émettant des opinions qui divergent ou non, prédispose à l'écoute et à l'ouverture, à se questionner sous différentes perspectives. L'actualité renvoie l'image d'une société divisée. Les individus qui la composent peinent à s'entendre et à se comprendre, et nous sommes à l'heure où l'on mise sur la rapidité tant pour écrire ou décoder un texte que pour le commenter. Avec le livre au centre, tout genre ou sujet confondu, une discussion risque moins de prendre la voie du sens unique, et qui sait, permettra de s'aventurer sur de nouveaux chemins ou bousculer des champs d'intérêt. Une tendance aux nombreux bénéfices à vivre entre le ou la libraire et sa clientèle, mais qui gagne à se propager dans la sphère privée.

Administrer et gérer un inventaire de librairie est un travail exigeant. Selon le profil ou la mission, l'équilibre est difficile à atteindre entre la rentabilité et le désir d'en faire un lieu vivant, propice aux échanges, et qui contribue au rayonnement des écrivains et écrivaines. Comme au théâtre, il faut être vaillant en coulisse pour que tout se tienne. Les besoins et les attentes de la clientèle sont en constante évolution. Pour ma part, je persiste à croire que le meilleur contact se crée en ayant pignon sur rue. Bâtir et fidéliser une clientèle demande du temps et de la patience, mais les avantages et les retombées se mesurent concrètement. C'est toute une communauté qui s'en trouve grandie d'y avoir accès, en complémentarité avec d'autres services précieux comme ceux qu'offrent les bibliothèques, établissements essentiels à l'écosystème culturel.

Suite à la page 7

Suite de la page 6

Trouver un angle et écrire pour partager mon point de vue n'a pas coulé de source. J'ai souvent eu en cours de route à justifier que ce n'était pas une occupation temporaire, à déboulonner quelques idées reçues. En dresser une liste pourrait faire l'objet d'un autre article. J'ai préféré ici réfléchir sur les raisons qui me font aimer mon métier à la folie, ce qui m'a poussé à y revenir après de grands bouleversements, et de me pencher en toute humilité sur ce que peut impliquer la responsabilité. En faisant ressortir la singularité de l'emploi et son caractère inédit, je ne m'étonne pas d'avoir ébranlé certains fondements de la bureaucratie quand vient le temps de s'identifier dans les menus déroulants des formulaires, que ce soit chez le notaire, les institutions bancaires ou gouvernementales. Je réalise que ça en dit long sur le fait que j'ai horreur des cases !



## Vois plus loin

### Deviens gestionnaire de médias sociaux

Propulse ta carrière avec  
un de nos certificats.

**UOF** .ca

Université de  
l'Ontario français

## Ces libraires atypiques que je n'ai pas oubliés

Blaise Ndala

Il serait question, m'a-t-on soufflé pour les besoins de cette chronique, de deux ou trois choses sur mon expérience d'auteur aux prises avec ce lieu essentiel et singulier qu'est la librairie. Il eût été logique que ces mots fassent remonter dans mon esprit les nombreuses rencontres qui m'ont convoqué, ici ou ailleurs, au cœur de la beauté et de la magie dont recèle ce lieu de relais de savoirs, d'essaimage d'imaginaires. Espace par excellence d'accessibilité de la pensée, la librairie est également, quitte à se permettre une vérité de La Palisse, le dernier maillon de la chaîne du livre avant celui pour qui saigne votre plume : le lecteur (qui est souvent une lectrice, d'ailleurs).

Interrogé comme auteur, j'aurais dû penser avant tout à ces amoureux du livre, lesquels, à la sortie du dernier roman ou au détour de quelque évènement annoncé en telle bonne librairie, répondent présent. Ils connaissent peu ou prou vos œuvres. Mais si tant est qu'ils s'inscrivent dans la fidélité, ils en ont lu au moins une. Ils ont aimé ceci, détesté cela. Ils se sont reconnus dans tel personnage, auraient souhaité que tel autre connût destin moins tragique. Ils se demandent « ce que vous vouliez dire » en écrivant ceci, « à qui vous vous adressez » en prétendant cela. Il arrive aussi que madame ou monsieur veuille savoir si derrière ce « JE » qui joue au plus malin ne se cache pas un « EGO » incapable de s'assumer. Il n'est pas rare que cette faune foncièrement généreuse et diablement curieuse, vienne en librairie pour le seul plaisir de la conversation avec l'ermite que vous avez été le temps d'un manuscrit. Entourés de livres, tels des poissons dans une mer d'encre où chacun se sent dans son élément, vous voilà partis pour une odyssée où la littérature, en plus d'être prétexte à une perpétuelle réinvention du monde, se déploie, pour pasticher Kafka, en abolisseur de frontières. Toutes les frontières.

À défaut de convoquer ces souvenirs un chouïa égotiques de l'auteur en « représentation » devant un public bien souvent acquis d'avance, il eût été logique que mes pensées se tournent a priori aux moments de grâce propres au lecteur-client que je suis resté.

**Celui qui, au fil du temps, a développé avec son libraire une relation à bien des égards semblable à celle que les sportifs de haut niveau, tissent avec leur fidèle diététicien.**

Mon libraire attiré dans la région de la capitale nationale, c'est le cas de le dire, a rarement besoin que je lui fasse un dessin pour me proposer quoi lire, chaque fois que ma raison se détourne de la sempiternelle « PAL » pour se lancer encore et encore à l'assaut de la nouveauté. Indécrottable diététicien de l'esprit, lampadaire sur les « routes de la soie littéraire » qu'il m'a vu arpenter à sens et à contresens, ce complice éclairé sait quel régime sied à mon esprit. Quels sont les contours de ma géographie bibliographique de plein confort, comment m'en éloigner en une prescription qui tombe à point nommée. Il sait également quand, sur les ailes de telle poète traduite de l'arabe ou du roumain par telle plume fabuleuse, m'y replonger pour mon plus grand bonheur. Je lui dois en partie ma santé intellectuelle (bonne ou mauvaise).

Ce ne sont toutefois pas ces souvenirs, pour émouvants qu'ils soient, qui ont traversé mon esprit. C'est plutôt une voix intérieure, venue du pays de l'adolescence, qui a brouillé ce qui eût été ma piste de réflexion naturelle au moment d'accepter l'écriture de cette chronique. Une voix qui m'enjoignait de faire mon mea culpa à celui que dans une autre vie j'ai fait libraire malgré lui. Ou tout simplement, de rendre à César ce qui est à César (un César pouvant d'ailleurs en cacher un autre).



Blaise Ndala  
Photo : Pascale Catonguay



Suite de la page 8

C'était du temps où, adolescent, à l'internat du collège des Frères Joséphites de Kinzambi dans le Zaïre des années 1980, je découvrais enfin un espace pour assouvir une boulimie de la lecture longtemps entretenue par deux parents enseignants. Je résidais alors dans une ville de plus de 450 000 habitants qui ne comptait aucune librairie (j'exclus à dessein les quatre ou cinq librairies paroissiales qui proposaient livres religieux, manuels scolaires et une quantité risible d'œuvres d'auteurs zaïrois). Une fois que mes copains et moi nous étions passé et repassé les quelques titres ramenés du toit familial, un seul sanctuaire s'offrait à nous : la riche bibliothèque de « l'Alliance franco-zaïroise » de Kikwit, seul centre culturel de la métropole.

**Mon premier libraire (malgré lui) fut donc ce bibliothécaire à qui mes amis et moi avons pris la fâcheuse habitude de ne pas rendre les livres « coups de cœur » que nous avons empruntés, et ce, en parfaite violation du règlement du centre.**

Si la sanction était bien connue, c'est paradoxalement elle, précisément, que nous recherchions d'une cachotterie à l'autre. Et pour cause : si je gardais *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez, *Une si longue lettre* de Mariama Bâ ou *Une saison blanche et sèche* d'André Brink, il suffisait que je déclare l'avoir égaré dans le dortoir de mon collègue pour forcer un acte d'achat. Je payais certes près du double du prix du livre et écopais d'une suspension de mes privilèges d'abonné pendant deux semaines, mais le compte était bon. J'enrichissais frauduleusement ma petite bibliothèque privée et palliais l'absence de librairie dans ma ville, sachant que la Coopération française avait largement les moyens de renouveler le fonds que je venais ainsi de dégarnir.

À ce premier « libraire » allait succéder, à Kinshasa (métropole de 12 millions d'habitants au moment où je quittais le Zaïre redevenu Congo), un nombre incalculable de « libraires ambulants ». Autant de maillons anonymes de la chaîne du livre congolais qui ont eux aussi contribué à la santé intellectuelle de l'auteur que je deviendrais plus tard sur les rives de l'Outaouais. Je vous parle de celui que l'on nomme là-bas le « bouquiniste ». Un homme qui traverse la ville sous 32 degrés à l'ombre, ses livres « pépites » sous l'aisselle (de seconde ou centième main), recueille les commandes de clients, avant de revenir vers eux muni des derniers Patrick Modiano, Mia Couto, Alain Mabanckou, Marie Darrieussecq, Toni Morrison, Marie N'Diaye... Le client a également le loisir de filer droit sous le gros manguier où notre homme tient boutique sur le boulevard du 30 Juin, les Champs-Élysées de la capitale congolaise. Comment oublier cette librairie de fortune et à ciel ouvert d'où, trois mois après la sortie de mon dernier roman, un lecteur me contactera via Facebook, pour m'apprendre, photo à l'appui, qu'il venait d'acheter « les épreuves non corrigées de *Dans le Ventre du Congo*, estampillé du label de votre éditeur » ? Mais revenons plutôt à César et à ce qui lui est dû.

C'est donc avant tout vers ces libraires atypiques que se sont dirigées mes pensées. Parce qu'ils sont ceux qui ont nourri tôt l'écrivain qui grandissait en moi. Parce que chaque fois que me parviennent les nouvelles d'un libraire qui met la clé sous le paillason dans une ville francophone du Canada, dans ces espaces où nos jeunes peinent à lire dans la langue pratiquée à la maison oui, dans ces moments-là, l'ombre de ces libraires du bout du monde revient hanter mon esprit. Elle me rappelle que là où il existe, ce lieu essentiel qu'est la librairie demeure pour beaucoup de francophones d'ici et d'ailleurs, un écosystème fragile qui peut disparaître en un claquement de doigts. Elle me fait réaliser la chance que j'ai, aujourd'hui, de vivre, lire et écrire entouré d'un nombre incalculable de « litté-diététiciens » qui ont le monde à m'offrir. Dans l'insondable labyrinthe de la république des lettres, ces hommes et femmes, en plus de nourrir sans arrêt mon insatiable appétit de lecteur, ménagent pour mes livres un sillon qui leur permet d'aller seuls à la rencontre de leur destinée, loin de rêves, fantasmes ou autres lubies de l'auteur que je suis. Aux premiers comme aux seconds, je lève mon chapeau.

## La librairie indépendante franco-ontarienne. Regard de libraire et d'éditeur.

Stéphane Cormier

**J'ai œuvré en librairie pendant 13 ans avant de faire le saut en édition. C'est peut-être pour cette raison que je suis sensibilisé au rôle crucial que jouent les librairies – et surtout les indépendantes – dans l'écosystème du livre: service-conseil de qualité, médiation, terreau de la bibliodiversité, ces dernières se démarquent des chaînes, qui ont tendance à favoriser les titres plus vendeurs aux dépens des fonds littéraires, et de la plupart des magasins scolaires, qui se concentrent sur la vente de manuels académiques. Pour Prise de parole, les librairies indépendantes se révèlent donc des alliées précieuses et aptes à valoriser son catalogue. Les chiffres sont éloquentes: la maison réalise chez elles plus de 60% de ses ventes en librairie – ce n'est pas une mince affaire.**



Stéphane Cormier

Regardons maintenant en Ontario, où les librairies indépendantes sont peu nombreuses: Le coin du livre et Le Soleil, à Ottawa, et Il était une fois, à Oakville. (Une nouvelle librairie est sur le point de naître à Sudbury... j'y reviendrai.) Mis ensemble, ces trois établissements sont responsables du quart des ventes évoquées plus haut. Une proportion significative! Mais au-delà des ventes réalisées, ces librairies jouent un rôle primordial: elles accueillent des activités d'animation (lancements, rencontres d'auteurs); valorisent les prix littéraires; tiennent des tables de livres lors de festivals, lectures, présentations de pièces de théâtre; recommandent nos titres aux écoles, etc. Elles mettent nos littératures en valeur et en circulation; parmi nos précieuses alliées, elles sont les plus précieuses.

### **Or, dans les dernières années, la fermeture des librairies Mosaïque (Toronto) et Le Nord (Hearst) a malheureusement affaibli un réseau déjà fragile.**

Je m'inquiète de cet appauvrissement qui laisse des régions entières vides d'une offre locale de livres en français, et me demande à quel point le rayonnement des ouvrages, des auteures et des maisons d'édition en souffrira. La librairie franco-ontarienne, malgré les reculs, peut-elle rebondir? Quelques pistes de réflexion:

### **Une politique du livre?**

Les librairies – et surtout celles en région, où il y a une moins grande densité de population – ont toutes besoin des revenus provenant des institutions pour rester en bonne santé. La fameuse loi 51 du Québec<sup>2</sup>, qui oblige les bibliothèques scolaires et municipales à se procurer leurs livres au prix courant chez un libraire agréé de leur région, a favorisé la multiplication des librairies dans tous les recoins de la province. Or, une loi du genre n'existe pas en Ontario, malgré les souhaits exprimés par le milieu<sup>3</sup> ainsi que les efforts déployés au fil des ans par ses acteurs, dont l'AAOF, pour que la province se dote d'une politique du livre<sup>4</sup>. Une telle politique aiderait la librairie à se développer, mais en absence d'un gouvernement progressiste et à l'écoute des besoins des francophones il semble peu probable que des avancées à ce chapitre aient lieu dans un avenir prévisible.

1 Pour offrir un point de comparaison, la Coopérative des librairies indépendantes du Québec regroupe une centaine de membres.

2 Pour en apprendre plus à ce sujet, un article à consulter: <https://www.ledevoir.com/lire/412694/lecture-comment-lire-la-loi-51>

3 <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/les-malins/segments/entrevue/64964/loi-51-politique-livre-ontario>

4 <https://onfr.tfo.org/bientot-une-politique-du-livre-francophone-en-ontario/>

## La librairie de niche?

Au Québec, le renouveau de la librairie indépendante des dix dernières années passe notamment par la librairie de niche. Commerce de proximité, celle-ci se caractérise par une offre ciblée de livres, une surface de vente souvent modeste et par le développement de liens étroits avec sa clientèle et son milieu. Un tel modèle peut-il s'appliquer à l'Ontario, où la population francophone est souvent dispersée sur un vaste territoire? Peut-être pas partout, mais dans certaines villes du sud-est (Hawkesbury, par exemple) ou des villes du nord comme Sudbury, oui, assurément. C'est d'ailleurs une librairie de niche que nous souhaitons développer à la Place des arts de Sudbury. Cela dit, après six mois de recherches nous n'avons pas encore trouvé de libraire pour la diriger. Un des effets pervers de la faiblesse du réseau de librairies en Ontario est que le savoir-faire et la relève dans le domaine se font rares. Nous tentons maintenant d'attirer des candidatures d'ailleurs au pays et même de l'étranger, mais pour le moment le local reste tristement vide... Un flash : à quand des cours en français sur le métier du livre dans une université ontarienne?

## Des librairies bilingues?

Dans un contexte où les Franco-Ontariens font souvent partie de couples exogames, les librairies auraient peut-être avantage à offrir des ouvrages en anglais aux côtés de ceux dans la langue de Dalpé, augmentant ainsi les possibilités de faire résonner leurs tiroirs-caisses. L'idée n'est pas nouvelle: Mosaïque proposait des livres en plusieurs langues, Le coin du livre offre des services en anglais; à Montréal, la librairie Saga, spécialisée en littérature de l'imaginaire, propose avec succès une sélection de livres en français et en anglais au cœur d'un des quartiers les plus bilingues de la ville. Les difficultés de ce modèle sont cependant nombreuses: les réseaux de distribution de livres en français et en anglais sont totalement distincts, ce qui multiplie les défis logistiques; le personnel doit rester au fait de la production dans les deux langues (alors qu'il est déjà ardu d'y voir clair parmi les 40 000 nouveautés francophones publiées chaque année); la compétition des géants anglophones (Indigo, Amazon) est forte et exerce une pression à la baisse sur les prix, une concurrence difficile à soutenir pour la librairie indépendante.

## Et le livre usagé?

**Un autre moyen potentiel pour la librairie indépendante de se diversifier est d'acheter et de vendre du livre usagé.**

C'est un excellent moyen de bâtir un fonds littéraire tout en solidifiant ses finances, la marge de profit de l'usagé étant supérieure à celle offerte par le livre neuf. Une librairie de renom comme Le Port de tête, à Montréal, a longtemps offert une majorité de livres usagés avant de donner préséance au neuf. Encore faut-il pouvoir compter sur un flair de bouquiniste et sur une clientèle avisée possédant des bibliothèques garnies de bons livres à vendre!

Voilà, rapidement esquissées, et sans prétention autre que d'engager la conversation, quelques pistes pour aider à cerner des enjeux et des avenues possibles pour la librairie indépendante en Ontario. Car sa santé me semble étroitement liée à celle de la maison d'édition dont j'assume la codirection, de l'écosystème du livre ainsi qu'à celle, ultimement, du développement du français dans la province. Un vaste sujet, impossible à cerner en 1000 mots. En attendant, le libraire de formation et l'éditeur continueront à œuvrer au développement du livre et de la librairie. Quelqu'un souhaite relever un défi du tonnerre à la librairie de la Place des arts de Sudbury? On engage!

## Les librairies de l'avenir

Réjean Grenier

**Sauf pendant quelques années au début des années 70, j'ai toujours vécu dans des communautés où il n'y avait pas de librairies. Ça ne m'a jamais empêché d'acheter des livres, de lire... et même de fouiner dans des librairies quand j'en trouvais.**

J'ai grandi dans un petit village du nord de l'Ontario où les seuls commerces étaient le magasin général de mes parents, un garage, une épicerie et deux restaurants. Évidemment pas de librairie. Mes parents ont bien stocké quelques livres illustrés pour enfant – que je me suis empressé de lire avant de les remettre sur les étagères – mais comme ça se vendait peu, ils ont fini par les donner à l'école du village.

L'école avait bien sûr une petite bibliothèque où nous avions de temps en temps le droit d'emprunter des livres. Je me souviendrai toujours d'une fin d'année scolaire où l'école avait reçu un achat important de livres, la plupart des bandes dessinées. C'est en les lisant que j'ai découvert l'histoire de Sam Etcheverry le légendaire quart-arrière des Alouettes de Montréal.



Réjean Grenier

**C'est une autre bande dessinée de ce lot qui a suscité ma passion pour l'archéologie. Pendant longtemps j'ai voulu devenir archéologue.**

J'ai acheté mes deux premiers livres – en fait, mon père les a achetés – dans un petit patelin du Témiskamingue québécois lors d'un voyage familial chez de la parenté. En route, nous nous étions arrêtés dans un petit restaurant où il y avait un petit tourniquet avec des livres à vendre. Dès mon sandwich avalé, je m'en suis approché comme un papillon attiré par la lumière. J'y ai découvert la collection Marabout. J'en ai choisi deux : *La rivière de perles*, une aventure de Bob Morane et *Les trois mousquetaires* de Dumas en version intégrale.

À la fin des livres Marabout, il y avait une liste de leurs autres parutions. Ainsi qu'une adresse de la maison d'édition à Verviers, en Belgique. Je leur ai envoyé une première commande par la poste. Mon père y a inséré un chèque. C'est lui qui, pendant des années, aura financé mes lectures.

Marabout m'a répondu en me donnant l'adresse de leur représentant à Montréal et ils y ont acheminé ma commande. Je l'ai reçue quelques jours plus tard. J'y ai par la suite acheté plusieurs livres. C'était devenu ma librairie.

Ce n'est que lors de mon arrivée à Sudbury pour poursuivre mes études à l'Université Laurentienne que j'ai découvert une vraie librairie, la Librairie du Nouvel-Ontario. Il y avait aussi une librairie à l'université surtout pour y acheter des manuels scolaires. Je pense avoir suivi plusieurs cours de littérature – eh, oui, il y a déjà eu des cours de littérature française à l'université Laurentienne – juste pour le plaisir de lire.

Je retournais à la librairie régulièrement ne serait-ce que pour y voir les nouvelles parutions ou y flâner parmi mes amis les livres. Je n'avais pas beaucoup d'argent mais je me suis un peu gâté. Quel bonheur! Malheureusement, la Librairie du Nouvel-Ontario a dû fermer ses portes quelques années plus tard.

Sudbury n'a pas eu de librairies pendant plusieurs décennies. Pendant cette période, j'avais heureusement découvert les librairies d'Ottawa, Toronto – eh oui, Toronto a déjà eu une librairie française – et Montréal. Je revenais de chaque voyage avec des brassées de livres. Et quand j'avais terminé ces achats je pris l'habitude de commander des livres de ces librairies. C'est ainsi que je meublai une bibliothèque qui compte aujourd'hui plus d'un millier de livres, surtout des romans.

Suite à la page 13

Suite de la page 12

Au début du siècle, il y eut une lueur d'espoir à Sudbury. En 2008, la Librairie Grand ciel bleu ouvrait ses portes en grande pompe. Mais, mal gérée et victime de la concurrence du Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques qui décidait d'ouvrir une autre librairie, Grand ciel bleu fermait ses portes en 2011. Le CFORP fermait aussi sa librairie quelques années plus tard. C'était un malheur mais je n'ai pas pleuré cette perte.

Je comprends que certains craignent la disparition des librairies locales. C'est un commerce local qui ferme, c'est un lieu où on peut rencontrer et partager avec d'autres lecteurs – j'ai déjà eu une discussion littéraire intéressante avec le très honorable Jean Chrétien rencontré par hasard à la Librairie du soleil à Ottawa.



J'imagine même que si on est un lecteur assidu, le libraire nous connaît et peut nous faire des suggestions. Mais encore faut-il avoir pris l'habitude des librairies locales pour qu'elles nous manquent.

Pour ma part, j'ai juste continué à commander des livres livrés par la poste. Jusqu'à ce que je décide d'acheter une liseuse électronique. J'ai finalement acheté un ipad puisqu'il me permettait de télécharger des livres directement.

Je dois avouer que ça m'a pris un peu de temps pour m'habituer à lire sur une tablette. Comme plusieurs avides lecteurs, le fait de tenir un livre, d'en tourner les pages et de sentir l'odeur de papier et d'encre me manquait. Aujourd'hui, à part l'achat de toutes les publications de la maison d'édition de Sudbury, Prise de parole, je n'achète presque plus de livres papier. J'éteins ma soif de lire chez la plus grande librairie au monde, iBooks.

Ceux qui fustigent les acheteurs de livres en ligne ont tort. La plupart des petites villes canadiennes n'ont pas de librairie offrant des livres en français. Et même dans les grandes villes qui jouissent de librairies locales, il n'y en aucune qui peut concurrencer les millions de choix disponibles sur Internet.

Les librairies virtuelles sont en expansion continue et il est clair qu'elles contrôleront de plus en plus le marché du livre. Il faut que nos maisons d'édition s'adaptent à cette réalité. Surtout que plusieurs bibliothèques publiques prêtent maintenant des livres numériques à leurs abonnés. Pour le moment, il n'y a que quelques maisons d'édition hors Québec qui numérisent leurs livres et les vendent sur le web. Je comprends que la numérisation est un processus coûteux mais il est clair que c'est l'avenir. Je maintiens que l'investissement en numérisation deviendra de plus en plus rentable.

Comme disait l'autre, «La librairie est morte, Vive la librairie».

## Les choix de nos libraires

Marie-Josée Martin

Les libraires, ah! comme je les aime nos libraires, ces ambassadrices et ambassadeurs des livres franco-ontariens. Chaque fois que j'ai l'occasion d'échanger avec l'une ou l'un d'entre eux, je sens vibrer la passion sous leurs mots. Être libraire, c'est peut-être d'ailleurs plus une vocation qu'un métier. Quoi qu'il en soit, trois ont accepté de répondre à mon invitation et de me parler de leurs coups de cœur à l'approche du 25 septembre, Jour des Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens. Permettez-moi d'abord de vous les présenter.

### Jean-Philip Guy, de la Librairie du Soleil

Située dans le marché By, à Ottawa, la Librairie du Soleil est sous la direction de Jean-Philip Guy. Libraire depuis plus de 15 ans, le natif du Saguenay est venu à Ottawa pour étudier les sciences politiques... et il n'est jamais reparti.

### Nathalie Savard, Le coin du livre

Le coin du livre, à Ottawa, c'est le domaine de Nathalie Savard. Elle exerce dans la joie le métier de libraire depuis 30 ans. Je connais bien Nathalie, qui se déplace volontiers avec des boîtes de livres pour les événements spéciaux — dont le lancement de mon plus récent roman, l'automne dernier.

### Nathalie Vinke, de la librairie Il était une fois

Une autre Nathalie — Nathalie Vinke — tient la librairie Il était une fois, à Oakville depuis 2016. C'est un lieu où on vous accueille avec un « bonjour » chantant, paraît-il. L'équipe mise sur un service personnalisé.



Marie-Josée Martin  
Photo: Lindsey Gibeau

## NOS LIBRAIRES



Librairie du Soleil



Le coin du livre



Librairie Il était une fois

Suite de la page 14

## Les suggestions des libraires Pour le 25 septembre, j'achète un livre franco-ontarien

### Livres jeunesse

#### *Comment faire dormir papa?*

##### Album jeunesse

**Autrice: Andrée Poulin | Illustrateur: Jean-Claude Alphen**

**Éditions D'eux, 2022**

«C'est un album avec un texte fort sur la vie et l'amour de la musique, dit Nathalie Savard, de la librairie Le coin du livre. Il tourne autour d'un papa chirurgien insomniaque. Les illustrations, très belles, nous font voguer dans le monde de la musique.»

#### *Je déteste les moustiques mais...*

##### Album jeunesse

**Autrice: Mireille Messier | Illustratrice: Catherine Petit**

**Éditions de l'Isatis, 2022**

Nathalie Savard adore cet album joliment illustré qui déborde de faits intéressants. «C'est à la fois informatif et poétique. Vous apprenez pourquoi les moustiques sont si importants pour notre environnement et notre écosystème.»

#### *Madie: Concours de bottines, et les autres livres de la série «Madie»*

##### Album jeunesse

**Autrice: Diya Lim | Illustratrice: Pascale Constantin**

**Éditions Auzou, 2021**

«On adore Diya depuis toujours, s'exclame Nathalie Vinke, de la librairie Il était une fois. Elle nous visite souvent, ce qui est un vrai plaisir. On a beaucoup recommandé ses *Amandine*, mais les *Madie* sont encore mieux!»

### Livres pour adultes

#### *Champion et Ooneemeetoo*

##### Récit

**Auteur: Tomson Highway (traduit par Robert Dickson)**

**Éditions Prise de parole, 2019**

«Lorsque je recommande ce livre, j'ai toujours envie de dire aux gens qu'il y a "un avant et un après" *Champion et Ooneemeetoo*, confie Jean-Philip Guy, de la Librairie du Soleil. Tomson Highway arrive à passer sans accroc de l'horreur la plus glaçante à l'humour le plus surprenant. Le livre, émaillé de mythologie crie, est basé en partie sur la vie de l'auteur, qui a connu les immondes écoles résidentielles.»

Suite à la page 16

Suite de la page 15

## *J'irai danser sur la tombe de Senghor*

**Roman**

**Auteur: Blaise Ndala**

**Éditions de L'interligne, 2014**

Jean-Philip Guy dit: « C'est toujours impressionnant de lire un primoromancier et de découvrir dans son texte l'élan de l'auteur confirmé. Le livre nous entraîne à la suite de Modéro, de son village natal jusqu'à New York en passant par Kinshasa, cette "Kin la belle" qu'il décrit de long en large, dans le réel comme dans l'imaginé. Le tout est entrecoupé de références au mythique *Rumble in the Jungle* d'Ali et Foreman. »

## *L'incendiaire de Sudbury*

**Roman policier**

**Autrice: Chloé LaDuchesse**

**Éditions Hélotrope noir, 2022**

Nathalie Savard affirme avoir découvert Sudbury grâce à Chloé LaDuchesse. « L'autrice vous plonge dans une intrigue qui donne la chair de poule. J'ai beaucoup aimé. » Jean-Philip renchérit: « Sudbury la mystérieuse, l'étrange, la peu fréquentable? C'est ce dont nous parle Emmanuelle, la protagoniste de ce roman qui, à travers les brouillards éthyliques et pharmaceutiques, tente de mettre à jour le mystère de la disparition de son amant, dont elle retrouve mystérieusement le journal intime. On trouve certainement ici les codes du roman noir, mais le tout se lit moins par souci d'élucider cette énigme que par l'envie de continuer à suivre Emmanuelle jusque dans les entrailles de la capitale du nickel. »

## *Marjorie Chalifoux*

**Roman**

**Autrice: Véronique-Marie Kaye**

**Éditions Prise de parole, 2015**

« C'est un livre qu'on a lu avec notre club de lecture, dit Nathalie Vinke. Nous avons pu en discuter avec l'auteure, qui nous a fait l'honneur de sa visite. La simplicité du personnage de Marjorie, née dans la basse-ville d'Ottawa au début du siècle dernier, est terriblement touchante. »

Besoin d'autres suggestions? Courez chez votre libraire ou, si la distance est trop grande, prenez le téléphone...



# CROISÉE DES mots

Une rencontre littéraire virtuelle avec  
**Louenas Hassani**

Animation : *Lisanne Rheault-Leblanc*

**Mercredi 26 octobre 2022 à 19 h**

Une proposition de l'*Association des auteures et auteurs de l'Ontario français*



# CROISÉE DES mots

Une rencontre littéraire virtuelle avec  
**Michèle Laframboise**

Animation : *Hugues Beaudoin-Dumouchel*

**Mercredi 30 novembre 2022 à 19 h**

Une proposition de l'*AAOF* et de la *Bibliothèque publique de Toronto*



## Quelle importance attachez-vous aux librairies et au métier de libraire ?



### Coup de cœur : nos libraires et librairies

Colette St-Denis

À ma petite école rurale de Plantagenet, la bibliothèque comprenait peut-être 40 livres. On les retrouvait sur le comptoir à l'arrière de la classe et sur l'étagère d'une armoire. J'ai lu chacun au moins quatre fois. Au secondaire, au *High School*, la bibliothèque était un peu mieux garnie. Une librairie, dans nos petits villages de l'Est ontarien, ça n'existait pas. Qui aurait l'idée d'ouvrir un magasin de livres? Au secondaire, on essayait d'acheter nos manuels scolaires d'un élève nous devançant d'une année, ou on se les procurait à l'école.

Arrivée à Ottawa, j'ai découvert Le coin du livre, rue King Edward, fondé en 1960 par Rodrigue Lemay. En 1989, Normand Savard et son épouse Monique ont acheté Le coin du livre et l'ont installé en 1990 au 1657 Cyrville. Nathalie prend graduellement la relève de ses parents, parfois secondée par sa fille Noémie qui a grandi parmi les livres. Monsieur Savard est toujours à l'œuvre. Nous l'apprécions beaucoup.

Nous avons maintenant dans l'Est ontarien une librairie qui donne des ailes à nos livres : Le Signet & Wizard Art Shoppe, rue Main, fondée en 1974 par Marcel et Lise Séguin. Leur fils Michel a pris la relève. Il est un modèle de libraire. Tellement avenant et sympathique!

Ces deux librairies-là, je les aime, plus qu'hier et moins que demain. Payez-vous une visite... gratuite! Vous y trouverez un accueil chaleureux et de merveilleux bouquins. Vous savourez la section consacrée à la littérature franco-ontarienne qui connaît un bel essor.

À Ottawa, nous avons aussi la Librairie du soleil et Books on Beechwood. Michabou et Bouquinart d'Aylmer, tout comme la librairie Rose-Marie à Buckingham se montrent accueillants pour nos livres. Un livre prend vie seulement lorsqu'il est lu.

Autant j'aime Le coin du livre et Le Signet, autant j'ai un pincement au cœur y en pensant. Imaginez. Entre Ottawa et Hawkesbury, il n'existe aucune librairie. Quel gros manque! Je rêve du jour où un libraire s'établira, à Rockland peut-être, pour répondre à un besoin et promouvoir la lecture, sans nuire à nos deux librairies préférées.

Lors du SLO virtuel en février 2022, Nathalie invitait des auteurs pour des séances de signature à la librairie Le coin du livre. Fantastique! J'étais là lorsque deux mamans sont venues avec leur petite d'environ six ans. Je regardais ces fillettes captivées et émerveillées par les magnifiques albums illustrés. Un souvenir m'est revenu. Ma sœur et mon beau-frère amenaient souvent leurs deux petits-enfants visiter des musées. Un jour Paméla, quatre ans, a exprimé son désir d'aller *au musée des beignes*.

Ça, c'est le Tim Hortons. Nos librairies, même avec des nouveautés, sont des musées de livres, des châteaux pleins d'histoires, des cavernes d'Ali Baba. Nos indispensables libraires en sont les gardiens, les guides qui permettent à nos bouquins d'allumer des étoiles dans les yeux des enfants de tous âges. Nous leur devons une fière chandelle. Ils transmettent le flambeau.

En toute simplicité, avec admiration et gratitude, je leur rends un hommage bien mérité.

## Quelle importance attachez-vous aux librairies et au métier de libraire ? (Suite)



### Les libraires : mes compagnons de route

Monia Mazigh

Il y avait celles de mon enfance où j'achetais mes manuels scolaires. Elles étaient souvent achalandées pendant les rentrées scolaires. Les parents accompagnés de leurs petits faisaient la file, les fins d'après-midi automnales, la sueur coulant de leur temple et relisant la liste de livres, de cahiers, de couvertures en plastique à carreaux, de paires de ciseaux, de tubes de colle UHU, de papier Consan, en tâchant de ne rien oublier. Bref, tout y passait, y compris le portefeuille des parents qui se dégarnissait au fur et à mesure que les demandes se rallongeaient. L'une de ces librairies se trouvait sur la rue Amilcar en plein centre de Tunis, étroite avec une mezzanine qui servait d'entrepôt pour plus de livres et qui me paraissait comme l'endroit idéal pour jouer.

Il y avait celles de mon adolescence que je visitais seule le début de chaque été. J'y faisais ma provision estivale de livres. Mon argent de poche que je laissais de côté me permettait de payer ces « denrées ». Titres nouveaux à la couverture brillantes, titres classiques qui n'arrêtaient pas de me surprendre et d'insinuer que j'avais beaucoup de rattrapage à faire pour terminer la pile de livres que je m'étais achetés. C'est dans les allées de l'une de ces librairies, Saliba, qui a disparu depuis, située sur la rue de France, où je n'arrêtais pas de retourner pour me procurer tous les romans de Zola de la famille des Rougon-Macquart.

La Terre, Germinal, Au bonheur des dames... je les dévorais dans ma chambre, les persiennes abaissées pour se soustraire de la canicule qui sévissait dehors.

Et il y en avait bien sûr celles de la vieille Médina de Tunis. Sombres, sérieuses et remplies de livres en arabe. Religion, traité grammatical ou philosophique, le tout enrobé d'odeur de vieux qui m'envoutait en me donnant envie de m'y cacher sans pouvoir en sortir. Ces librairies, se trouvant proches de la grande mosquée Zitouna, un haut lieu du savoir religieux islamique malikite, étaient généralement tenues par des hommes. J'y allais avec mon père, alors que celui-ci se lançait dans une discussion-fleuve sur les affaires politiques du jour, j'observais en silence, ces endroits magnifiques qui regorgeaient à la fois d'histoire et de sérénité.

Fraichement débarquée à Montréal, je cherchais une librairie comme on chercherait une épicerie pour acheter sa nourriture. Il me fallait ma nourriture intellectuelle dans un pays que je commençais à peine à connaître. Quelle fut ma surprise quand je découvrais la librairie dans l'édifice même de mon École des hautes études commerciales. Non seulement il y avait les manuels scolaires mais aussi toutes sortes de livres sur la politique, sur la société et même sur les plantes. Pour m'évader du stress de mes cours de finance, je passais quelques heures cachées dans cette caverne d'Ali Baba, d'où j'en sortais souvent accompagnée d'un butin : un livre.

Et quand j'allais faire mes provisions, les vraies, sur Côte-des-Neiges, je ne ratais jamais l'occasion de faire un détour et rentrer à la librairie L'Olivieri, malheureusement fermée depuis, pour m'abreuver de cette potion magique que sont les livres.

## Quelle importance attachez-vous aux librairies et au métier de libraire ? (Suite)



« Lire ainsi l'autre, c'est favoriser sa respiration, c'est-à-dire le faire exister »

Christian Bobin

Elena Luz Martinez

Je pourrai vous proposer une pléiade d'analogies en ce qui concerne l'importance que représentent les librairies, ainsi que le métier de libraire à mes yeux. Il faut comprendre que je suis tombée dans la lecture vers l'âge de 4 ans et aimant les aventures qu'elle me proposait, n'en ai jamais émergé.

Première analogie : les librairies sont des jardins et les libraires des jardiniers. Des jardins à la flore diversifiée qui par l'unicité de chacune des merveilles qu'elles dissimulent nous invite à fleurir le terreau fertile de notre imaginaire ainsi que celle de la connaissance. Le jardinier quant à lui est celui qui prend soin de bien exposer ces fleurs, ces arbres, ces arbustes et autres qui lui sont proposés, de connaître les particularités de ses arrivages, de les mettre en lumière, de les classifier avec justesse mais également d'en propager les semences culturelles pour le plus grand bonheur des abeilles qui sont les grandes butineuses, du pollen des mots.

Deuxième analogie : cette fois-ci, je commencerai par un nota bene : ne sautez pas trop vite à la conclusion ! Les librairies sont des lieux de consommation de drogues douces mais addictives, car comme le disait le slogan, le plaisir croit avec l'usage et le jardinier, vous l'avez deviné le « dealer ». En effet, je suis une « bibliophilomane » pour ne pas dire une « junkie » des mots, des idées, de la philosophie, de la poésie et bien d'autres encore. Mon addiction est sans limites. Toutefois, comme elle ne fait de mal à personne, pourquoi devrais-je modérer ma consommation ?

# Octobre - et de la mois des arts culture francophones de l'Ontario



Exprimez votre affection et votre appui  
pour les arts en insérant à vos affichages

## #ONmlesARTS

sur les réseaux sociaux pour  
accroître la visibilité de vos projets  
et de vos coups de cœur !



-  [allianceculturelle.org](http://allianceculturelle.org)
-  [allianceculturelle@icloud.com](mailto:allianceculturelle@icloud.com)
-  [@allianceculturelle.ontario](https://www.facebook.com/allianceculturelle.ontario)
-  [@Alliance\\_ACO](https://twitter.com/Alliance_ACO)

L'Alliance culturelle de l'Ontario remercie les instances suivantes pour leur appui :



## Quel livre franco-ontarien récent ou plus ancien vous a marqué à tel point que vous le recommanderiez les yeux fermés à un.e de vos ami.e.s ? Et pourquoi ?



### Livre franco-ontarien que je recommande les yeux ouverts !

Janine Messadié

Le présent et l'ailleurs  
 Lavant, l'après  
 La douceur et l'âpreté de la vie  
 Un bruit, un monde  
 Le souffle, l'écho, l'absence  
 Le clair-obscur, le ciel, la vague  
 Le vide, L'ouverture, La vérité

Tout est là dans *Ce matin*, de Paul Savoie, une œuvre poétique en trois temps, qui s'ouvre sur Le vide... un arrêt sur soi, sur son vide, dans lequel le poète cherche au plus intime cette part de lui, faites de mots et d'images, ce lieu où la pensée prend corps, pour écrire, et écrire encore, renaître.

D'entrée de jeu, l'angoisse, la désorientation douloureuse que ressent le poète, lui qui *à toujours souffert d'une surenchère de mots*, donne à sa poésie une dimension profondément humaine.

Et puis, de pages en pages, jusqu'à *La vérité* – troisième volet du recueil –, en passant par le deuxième volet – appelé *L'ouverture* –, on est porté par un registre poétique sensible, qui est celui de l'effleurement du fragile, de l'éphémère, de *tout ce qui a été, de ce qui a à peine existé ou qui n'a pas encore eu la force d'être*. Cette sensibilité à l'éphémère, au courant, au passage, impose une nécessité du bref, du fragment, qui est tout à la fois manque et absence résultant d'une brisure, mais aussi source de joie, de plénitude, de complétude, de liberté.

Il y a une tension sourde, une lucidité triste dans la poétique de Paul Savoie, l'écriture étant enracinée dans l'expérience existentielle d'un homme conscient de la fragilité de l'être humain, sa difficulté d'être dans cette vie, ce monde, ce réel insaisissable.

*Un bruit  
 monte en tache d'encre de Chine  
 sur la feuille  
 alphabet de l'attente  
 mouvance vers le premier mot  
 le halètement  
 le grondement du cœur  
 dans les imperceptibles  
 tremblements  
 de la main  
 qui dicte au souvenir  
 l'ossement du jour  
 (Ce matin p.19)*

Tout est là dans *Ce matin*, *cette apparence de matin, déguisé en vrombissement lointain*: un climat, une intensité, un lyrisme subtil, des silences, des sonorités, des formes et des couleurs, une parole poétique qui touche et séduit. C'est le langage intérieur du poète, reliant l'intime à l'universel.

Un véritable coup de cœur... à lire, à relire, à méditer pour découvrir la poésie de Paul Savoie, une poésie comme une révélation, capable de rebond, de remontée, de *mouvance vers le premier mot*.

N.B. Les phrases en italique dans le texte sont extraites de *Ce Matin*, de Paul Savoie, Éditions David, 2020.



## Quel livre franco-ontarien récent ou plus ancien vous a marqué à tel point que vous le recommanderiez les yeux fermés à un.e de vos ami.e.s ? Et pourquoi ? (Suite)



### Les porte-paroles franco-ontariens Jean Fahmy

Je viens de terminer la lecture d'un essai tout récent par Serge Dupuis, un historien qui s'est notamment spécialisé dans l'examen, l'analyse et la résurrection des communautés francophones minoritaires, et notamment de la communauté franco-ontarienne.

L'essai, paru aux Éditions David, s'intitule *Les porte-paroles franco-ontariens*. Serge Dupuis a voulu examiner l'évolution de la communauté franco-ontarienne à travers le prisme de la vie, de l'œuvre et des réalisations des dirigeants de l'Assemblée de la Francophonie de l'Ontario (AFO), ainsi que des associations qui l'ont précédée.

Ceux d'entre nous qui ont un certain âge se souviendront que l'AFO est la descendante des premières associations qui ont fédéré les Franco-Ontariens dans un mouvement destiné à protéger leurs droits. Serge Dupuis mentionne dans son essai les dirigeants de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario (ACFÉO), qui a évolué pour devenir ensuite l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO) avant de muer enfin en l'AFO.

L'action de ces dirigeants, depuis Napoléon-Antoine Belcourt jusqu'à Carol Jolin, n'a pas toujours été connue par une majorité de Franco-Ontariens. Mais sur le long terme elle a permis à la communauté francophone de protéger ses droits et surtout de cristalliser son identité.

Il est fascinant de lire le nom des trente-six personnes qui ont occupé ces fonctions. Une première remarque s'impose : jusqu'à la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, ces dirigeants étaient tous des hommes. Puis, une première femme, Gisèle Richer, a brisé ce « plafond de verre », suivie de plusieurs autres : Jeannine Séguin, Rolande Faucher, etc...

Ces organisations ont vu le jour à cause d'un des événements les plus importants de la vie française en Ontario : la crise du Règlement 17, quand le gouvernement provincial a décidé d'interdire l'éducation en français et que les arrière-grands-mères de beaucoup des Franco-Ontariens d'aujourd'hui ont décroché leurs aiguilles de chapeaux pour repousser les inspecteurs venus fermer l'école Guigues à Ottawa. Et le premier responsable de l'organisme, Napoléon-Antoine Belcourt, est intimement lié à ce combat.

La vie des Franco-Ontariens ordinaires ne transparait pas trop dans l'ouvrage et l'auteur lui-même le reconnaît. Par exemple, le combat de ces leaders de la communauté occulte la lente assimilation de maints Franco-Ontariens. Notre communauté est passée de 8% de la population provinciale au moment des combats de Belcourt et de l'école Guigues à 4% aujourd'hui. Et ceci, malgré la diversification des Franco-Ontariens, l'intégration en leur sein de nombreux immigrants et le choix, conscient ou non, d'une politique interculturelle plutôt que multiculturelle.

Serge Dupuis voit cependant des signes d'espoir dans le temps présent : une plus grande prise de conscience de la majorité anglophone à l'égard de sa minorité, due essentiellement au bilinguisme officiel...

Bref, un essai qui pétrit ensemble les caractères et les traits de certains individus avec la pâte sociale et l'évolution de l'époque. Pour les Franco-Ontariens soucieux de l'avenir linguistique et culturel de leurs enfants et de leurs petits-enfants, cet essai mérite d'être lu et médité.



### Quel livre franco-ontarien récent ou plus ancien vous a marqué à tel point que vous le recommanderiez les yeux fermés à un.e de vos ami.e.s ? Et pourquoi ? (Suite)



#### Elena Luz Martinez

Sans contredit, ce serait le recueil de poésie: *À tire d'ailes* de Sonia Lamontagne aux Éditions Prise de Parole (Sonia-Sophie Courdeau). Pour la connexion que j'ai ressentie avec son monde intérieur miroir du mien, la sensibilité et la candeur des mots qui sous sa plume me semblaient pures et nouvelles, comme s'ils n'avaient jamais existé avant cet écrit. J'ai lu ce recueil avant qu'il soit récompensé du prix Trillium. En ce qui me concerne, il avait déjà gagné sa place dans ma bibliothèque auprès des grands poètes disparus. Un coup de cœur!





### Quel livre franco-ontarien récent ou plus ancien vous a marqué à tel point que vous le recommanderiez les yeux fermés à un.e de vos ami.e.s ? Et pourquoi ? (Suite)



#### Niagara... La voie qui y mène<sup>1</sup>

Yves Breton

Tout bien considéré, *Niagara... la voie qui y mène*, œuvre de Nicole V. Champeau, c'est plus qu'un livre exceptionnel, incontournable, c'est une *somme* d'une qualité éblouissante qui nous révèle tout sur les chutes, la région et le fleuve Saint-Laurent, de même que sur les Premiers Peuples, les Français, les personnages et la multitude de personnes qui ont *saisi le phénomène Niagara*, car c'en est un, et qui y ont été associées d'une façon ou d'une autre.

Nicole V. Champeau nous offre dans son œuvre des trésors de connaissances sur notre Histoire, les personnes qui l'ont façonnée, la géographie d'un vaste segment de la vallée du Saint-Laurent, les enjeux et les enchantements et désenchantements ressentis en face de l'évolution des choses telles que nos ancêtres, célèbres ou pas, les ont vécues.

L'auteure nous procure une super synthèse de renseignements, de données et d'explications propres à répondre aux questions les plus pointues de toute personne à la recherche de précisions sur un passé riche en histoires. Ainsi, les Premiers Peuples, les bâtisseurs, nos ancêtres et ceux et celles qui ont goûté au plaisir de voir et d'entendre les chutes de Niagara sont mis en valeur dans *la voie qui y mène*.

En bref, il s'agit d'un ouvrage hors pair sur ce *phénomène Niagara* qui, mythique et même mystique pour certains, a envoûté au cours des siècles des millions de personnes qui ont pris connaissance de notre vécu collectif et de ses innombrables dimensions. Il comprend une riche bibliographie et une imposante table d'illustrations bien utiles à nos perceptions des réalités que l'auteure présente.

Enfin, on le perçoit, l'œuvre s'inscrit parmi les précieux *ouvrages de référence*, soit ces bons compagnons dans nos quêtes de savoir sur notre évolution et, concrètement, sur notre passé autant lointain que récent!

Et le bouquet, l'œuvre a remporté le *Prix du Livre d'Ottawa*, 2021 (non-fiction).

À lire, pour votre bon plaisir...



<sup>1</sup> CHAMPEAU, Nicole V., NIAGARA... *La voie qui y mène*, Ottawa, David, 2020, 3e trimestre, 431p.

## Quel livre franco-ontarien récent ou plus ancien vous a marqué à tel point que vous le recommanderiez les yeux fermés à un.e de vos ami.e.s ? Et pourquoi ? (Suite)



### Niagara... La voie qui y mène Claire Ménard-Roussy

Nicole V. Champeau a offert à tous les Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes une œuvre majeure et imposante, un grand livre d'histoire et de géographie de notre province dès ses débuts. *C'est notre histoire* qui se déroule sous nos yeux, l'histoire de l'Ontario sous le Régime français à partir du 17<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours. L'autrice nous présente ce qui s'est passé chez nous à l'origine afin de nous bâtir un patrimoine solidement documenté. Nos plans d'eau remarquables comme le St-Laurent, le Long Sault, les Milles-Îles, le Lac Ontario et toute la voie qui mène jusqu'aux chutes extraordinaires du Niagara et au-delà sont décrits comme ils le furent à l'origine, dans la belle langue *française* d'époque. On y retrouve aussi les échos des langues autochtones dans les noms que les Français apprenaient de leurs guides des Premières Nations.



La qualité de cet essai dépend bien sûr de la richesse des innombrables documents rares répertoriés méticuleusement par Nicole V. Champeau (que de travail !) et du fait qu'elle nous présente autant de textes authentiques afin qu'on puisse les lire tels qu'ils ont été écrits par les premiers explorateurs européens qui ont eu le souffle coupé en apercevant cette merveille stupéfiante du Niagara. On retrouve dans leurs correspondances et journaux intimes leurs réactions, leurs émotions vives et nombre d'anecdotes qui relatent les expéditions périlleuses nécessaires pour remonter le St-Laurent et se rendre jusqu'à « la mer vermeille » des Grands Lacs. Des descriptions précises accompagnent les noms français donnés aux lieux où les explorateurs se sont retrouvés, aux forts que les militaires ont érigés, aux misères endurées en raison des intempéries et des obstacles affrontés. L'importance des rapports et des conflits avec les Premières Nations est bien documentée ainsi que les noms que les autochtones utilisaient pour décrire les lieux qu'ils connaissaient si bien depuis un temps immémorial.

Nicole Champeau nous invite à partager le fruit de ses longues recherches et à nous approprier cet album du patrimoine qui contient des témoignages remarquables laissés par les premiers Français qui ont tremblé devant la beauté stupéfiante du Niagara. C'est une œuvre majeure léguée à la postérité. L'autrice a bien relevé le pari qu'elle s'était lancé au départ, c'est-à-dire de démentir ce que certains disaient de la présence française en Ontario, « ... *their presence was inconsequential* » p.55. La tâche qui l'attendait était à la mesure de ses talents et de ses intérêts. Comme elle le dit dans la Section 1 de son essai, p.55 :

« Il me fallait rebâtir non pas à partir d'hypothèses, mais de textes et de documents fondateurs. Non seulement je cherchais l'essence même de cette présence française mais je visais à en faire une synthèse pour la mettre à la disposition du plus grand nombre... Il me fallait raviver ces plumes anonymes, ces textes qui décrivent ce à quoi avait ressemblé le monde— notre monde—, avant qu'on le rebaptise... »

*Le Niagara... la voie qui y mène*, essai de Nicole V. Champeau est à sa façon une œuvre aussi imposante que la grande cataracte du Niagara.

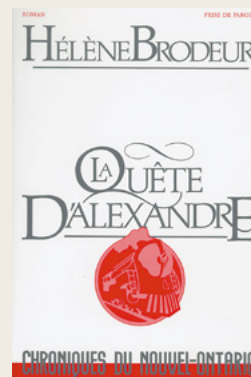
## Quel livre franco-ontarien récent ou plus ancien vous a marqué à tel point que vous le recommanderiez les yeux fermés à un.e de vos ami.e.s ? Et pourquoi ? (Suite)



### Un roman coup de poing

Paul-François Sylvestre

Adolescent et jeune adulte, je lisais des romans dont l'action se déroulait toujours en France ou au Québec. Cela change lorsque je plonge dans la lecture de *La Quête d'Alexandre*, premier roman d'Hélène Brodeur (Les Quinze, 1982; Prise de parole, 1985). Alexandre, alors séminariste, part à la recherche de son frère disparu lors du grand feu de juillet 1911, qui a dévasté la région de Cochrane-Porcupine. Je découvre qu'un roman peut décrire une histoire qui se passe dans ma province, l'Ontario. Je suis étonné, j'ai un roman coup de poing. Je suis emballé, je suis envoûté!



La romancière offre le portrait profondément humain d'une société en pleine mutation, avec ses enjeux moraux et politiques liés à la langue et à la religion. Elle met en scène des personnages dans une région remplie de périls et de promesses. Il est question, entre autres, de nos écoles aux prises avec le Règlement 17. J'avoue avoir dévoré ce roman avec fougue parce qu'il touchait mon identité franco-ontarienne, et plus encore.

Je me suis dit que si un roman pouvait raconter une histoire dans le nord de l'Ontario, il pouvait aussi décrire une intrigue et des personnages situés dans le sud de la province, ma région natale. La plume d'Hélène Brodeur m'a encouragé à écrire coup sur coup *Des œufs frappés...* (Prise de parole, 1986) et *Obéissance ou résistance* (Bellarmin, 1986). L'action de ces deux romans se déroule à Windsor.

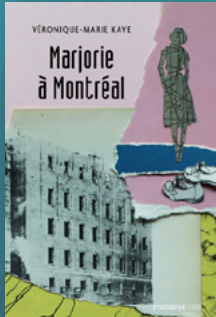
Jusqu'alors, mes publications avaient été des essais ou des documents pédagogiques sur l'Ontario français ou sur l'homosexualité. Avec l'élan donné par Hélène Brodeur, j'entrais de plain-pied dans le romanesque. J'ai récidivé avec *Anne, ma sœur Anne* (Prise de parole, 1988), *Terre natale* (L'Interligne, 1990), *Le Mal aimé* (Nordir, 1994), *Homosecret* (Nordir, 1997), *Sissy ou Une adolescence singulière* (Gref, 2000), *69, rue de la Luxure* (Gref, 2004) et *L'envers de la médaille* (Gref, 2015). L'action de tous ces romans se déroule en Ontario: Windsor, Kingston, Ottawa et Toronto.

À titre de renseignements, *La Quête d'Alexandre* est le premier tome de la trilogie « Les Chroniques du Nouvel-Ontario ». À mon avis, il s'agit du meilleur volet. À la fin des années 1980 et durant les années 1990, tous les élèves du niveau secondaire devaient lire ce roman.

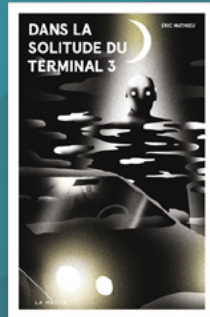
# Célébrons l'excellence littéraire !

La Ville d'Ottawa est fière d'annoncer les finalistes du Prix du livre d'Ottawa 2022 :

## Fiction en français



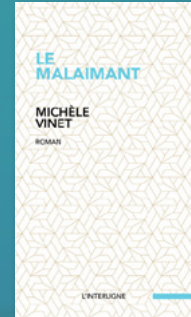
**Véronique-Marie Kaye**  
*Marjorie à Montréal*



**Éric Mathieu**  
*Dans la solitude  
du Terminal 3*



**Blaise Ndala**  
*Dans le ventre du Congo*



**Michèle Vinet**  
*Le malaimant*

La date limite de soumission pour les Prix du livre d'Ottawa 2023 est le mercredi 11 janvier 2023.

202205-05



[ottawa.ca/prixdulivre](http://ottawa.ca/prixdulivre)

[ottawa.ca](http://ottawa.ca)  **3-1-1**  
TTY/ATS 613-580-2401

# Prix AAOF de littérature jeunesse 2022

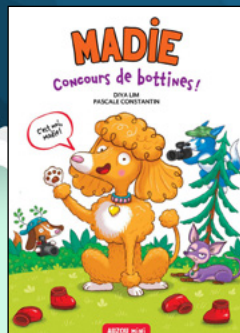
## Célébrons l'excellence de la littérature jeunesse franco-ontarienne!

L'AAOF est fière de vous présenter  
les **FINALISTES!**

Le dévoilement du ou de la lauréat.e  
se fera lors de la cérémonie de remise  
des Prix du livre d'Ottawa. **Restez à l'affût!**



**Le secret de Paloma**  
Michèle Laframboise  
Éditions David



**Madie - Concours de bottines**  
Diya Lim  
illustration - Pascale Constantin  
Éditions Auzou



**Perdue au bord de la baie d'Hudson**  
Micheline Marchand  
Éditions David

Les soumissions de candidatures au Prix littéraire émergence 2023  
pourront se faire à partir du mois d'avril 2023 sur le site web de [l'AAOF](http://AAOF)

## Prix Champlain 2022 – volet adulte



**Paul Savoie**  
*Ce matin*  
Éditions David

Un peu avant l'aurore, au moment d'ouvrir les yeux, un homme sent que quelque chose d'extraordinaire va bientôt se produire. Il se lève, avance vers la fenêtre. Soudainement tout s'ouvre. Il sort. Une lumière mystérieuse l'éblouit. À ce moment précis, il sait que, désormais, tout sera changé. Rien ne sera plus jamais pareil.

L'appréciation du jury :

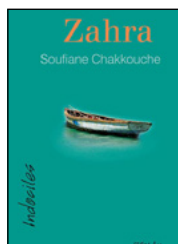
**Les membres du jury ont souligné à l'unisson une grande maîtrise de l'écriture fine et personnelle du poète dans *Ce matin* :**

*L'auteur a le sens du mot juste et joue des sonorités pour créer un rythme qui épouse ses propos et sa réflexion sur la vie, l'écriture et le renouveau. Livre contemplatif, mais néanmoins de grande actualité en ce temps de morosité généralisée par la pandémie qui invite à repenser nos vies.*



Paul Savoie

## Mention spéciale – volet adulte



**Soufiane Chakkouche**  
*Zahra*  
Éditions David

Zahra voit clandestinement le jour dans un poulailler, près de Casablanca, au Maroc. Originnaire d'un hameau berbère du Haut Atlas, sa mère, Oumaya, a été cédée à huit ans à une famille de notables casablancais comme petite bonne à tout faire. Quand quelques années plus tard, elle a pris des formes, le chef de famille, Lhaj Nekary, n'a pu résister à la violer.

L'appréciation du jury :

**Malgré des thèmes difficiles, le livre ouvre des horizons à ses lecteurs, posant des questions nécessaires sur le monde sans jamais tomber dans le roman à thèse. L'œuvre est un tout, les personnages particuliers et haut en couleur, avec une description des profils psychologiques qui témoigne d'une connaissance pointue des travers de certaines sociétés, ce qui donne à l'œuvre toute sa densité et rend la lecture à la fois instructive et divertissante.**



Soufiane Chakkouche

## Prix Champlain 2022 – volet jeunesse



**Éric Mathieu**  
*Capitaine Boudu et les enfants de la Cédille*  
 Éditions L'Interligne

Sur la station spatiale U+00B8, communément appelée « la Cédille », Félix et les autres enfants membres de l'équipage vivent sous l'autorité du capitaine Boudu, jusqu'au jour où tout bascule : un vaisseau spatial extra-terrestre percute la Cédille. Félix et le capitaine seront entraînés dans une folle aventure sur une lointaine planète, où Félix fera preuve d'un grand courage et découvrira, entre autres, une tour de Babel à l'envers et une pierre ancienne permettant de déchiffrer les langues...

### L'appréciation du jury :

**Avec ce titre, Éric Mathieu réussit à construire un univers bien ficelé et rempli d'humour qui aborde avec brio la thématique de la diversité linguistique. Les illustrations sont particulièrement bien intégrées au texte et offrent une expérience de lecture ludique et agréablement rythmée.**



Éric Mathieu  
 Photo : Céline Chapdelaine

## Prix littéraire Trillium 2022 langue française

**Robert Marinier**  
*Un conte de l'apocalypse*  
 Éditions Prise de parole

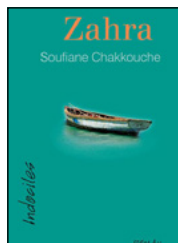


Dans un futur pas si lointain ravagé par les dérèglements climatiques, des villes sont submergées, des routes sont détruites et les flots de migrants convergent vers les dernières terres arables. Au Canada, une faction extrémiste du Parti vert organise un coup d'État et condamne à mort tous ceux qui ont nié le réchauffement de la planète. Une rébellion se lève.

Persuadé d'être dans une pièce de théâtre, Guy Coudonc reste détaché de la catastrophe avant d'être catapulté au rang de personnage principal de cette fable écologique.

Exploration théâtrale à l'humour grinçant, *Un conte de l'apocalypse* met en lumière les impacts qu'ont nos décisions – ou notre inaction – sur notre propre histoire et sur notre environnement.

## Finalistes



**Soufiane Chakkouche**

*Zahra*

**Éditions David**

Zahra voit clandestinement le jour dans un poulailler, près de Casablanca, au Maroc. Originaire d'un hameau berbère du Haut Atlas, sa mère, Oumaya, a été cédée à huit ans à une famille de notables casablançais comme petite bonne à tout faire. Quand quelques années plus tard, elle a pris des formes, le chef de famille, Lhaj Nekary, n'a pu résister à la violer.

Alors qu'Oumaya est renvoyée dans son village, Zahra va être élevée comme une jeune fille libre et bourgeoise. Le destin va toutefois la rattraper sous les traits de Wassim, un séduisant dealer de haschich, dont elle tombe follement amoureuse et qui va causer sa déchéance.

Né au Maroc, Soufiane Chakkouche réside actuellement à Toronto où il travaille comme journaliste à la pige et collabore avec des producteurs ainsi que des réalisateurs sur des projets documentaires et des scénarios de films. Avant ce livre, il a publié deux romans policiers, *L'inspecteur Dalil à Casablanca* (2013) qui est considéré comme l'un des premiers romans policiers marocains et *L'inspecteur Dalil à Paris* qui a été finaliste du Grand prix de littérature policière 2019, en France.



Soufiane Chakkouche



**Marie-Thé Morin**

*Errances*

**Éditions Prise de parole**

Anaïs, au volant de sa vieille camionnette, sillonne les routes pour se nourrir d'histoires. Pour écrire. Quelque part dans le sud des États-Unis, elle se fait interpellé par une policière qui l'invite à la suivre dans un vieux motel délabré. Ce qu'Anaïs accepte, sans trop savoir ce qui l'incite à le faire.

Rod, chanteur d'opéra, cherche à relancer sa carrière après une pause forcée. Victime d'un accident sur une route du Nord de l'Ontario, il est secouru par Mimi, qui habite seule un motel vieillot que plus personne ne semble fréquenter.

Alors qu'ils s'enfoncent dans des univers mystérieux, où le temps paraît suspendu, Anaïs et Rod sont confrontés aux limites de la réalité et découvrent que personne, pas même eux, n'est tout à fait qui il prétend être.

*Road trip* hors de l'ordinaire, *Errances* est le premier volet d'une trilogie fantastique qui explore les notions de réalité et d'existence avec sérieux, humanité... et une touche de ludisme !

Cofondatrice de Vox Théâtre, Marie-Thé Morin est une autrice dramatique, romancière, scénariste, traductrice, conteuse et parolière originaire d'Ottawa. Chez Prise de parole, elle a publié le roman *Gustave* et les pièces jeunesse *Oz* (en collaboration avec Pier Rodier), *Ti-Jean de partout* et *Cyrano Tag*. Sa série télévisée *Eaux turbulentes* (Radio-Canada, 2019-2020) a été finaliste au prestigieux International Format Award, dans la catégorie « Best Scripted Format ».

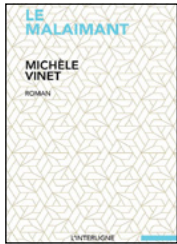
Marie-Thé a interprété plusieurs personnages mémorables dans des productions de Vox Théâtre, du Théâtre du Nouvel-Ontario, du Triangle Vital, de la Bébitte poétique et du Théâtre du Trillium, du Théâtre de la Vieille 17 et du Théâtre de Sable.

Elle se consacre ces jours-ci à la création de nouveaux récits pour la scène et le virtuel, dont *Conte Xtrême*, traduit des pièces du répertoire anglo-canadien, et rédige la suite d'*Errances*.



Marie-Thé Morin

## Finalistes (suite)



**Michèle Vinet**  
*Le malaimant*  
**Éditions L'Interligne**

Écrire, voilà le plan d'Aurel. Mais en ouvrant son cahier blanc tout neuf, le jeune homme se trouve paralysé par les souvenirs et l'angoisse. Viennent à son secours des personnages fabuleux, avec leurs potions et leurs talismans. Un périlleux voyage s'amorce au cœur du désarroi d'un homme, qui mènera à des sentiers accidentés.

L'angoisse de la page blanche? Très peu pour Michèle Vinet, qui observe avec bienveillance ses personnages naviguer dans les eaux tumultueuses de l'amour avec ce roman lumineux, servi par une écriture somptueuse.

Diplômée de l'Université d'Ottawa en lettres françaises et en éducation, et spécialisée en français langue seconde, Michèle Vinet a œuvré dans les domaines de l'éducation, du théâtre et du cinéma. Elle a publié quatre livres, dont un roman et un récit primés (prix Trillium, Émile-Ollivier et Le Droit), et plusieurs nouvelles dans une variété de revues. Ce roman est sa 5<sup>e</sup> publication.



Michèle Vinet

**Marie-Hélène Larochelle**  
*Je suis le courant la vase*  
**Leméac Éditeur**

*Athletic Centre*, Toronto. Sous Son regard, une nageuse lutte contre l'élément liquide pour améliorer son chrono et mériter une place aux compétitions nationales. L'entraînement se poursuit parfois hors les murs du centre sportif, dans son appartement à lui où elle doit se soumettre à des rituels destinés à la libérer de ses résistances. Le roman de Marie-Hélène Larochelle raconte cette relation de pouvoir et de vouloir. Il dit ce qu'il faut parfois embrasser pour accéder aux plus hauts niveaux de performance sportive. Le lecteur suit l'athlète dans ses entraînements et ses compétitions. On nage avec elle dans toutes sortes d'eaux et on se noie un peu à Arcachon. En sortant de ce roman, et malgré tout le chlore et le sel qu'on respire et avale en cours de lecture, on se sent un peu sale et amoché.



## Prix de poésie Trillium 2022 langue française



**Chloé LaDuchesse**  
*Exosquelette*  
Mémoire d'encrier

Exosquelette : Appareil fixé sur le corps pour lui redonner sa mobilité. La poésie est l'exosquelette de Chloé LaDuchesse : « Mes os sont toujours creux, il n'y a rien à faire. Ce qui reste de moi, ce sont ces mots autour desquels je fabrique une maison. »

Point de vue de l'auteure



Chloé LaDuchesse

« De mon corps comme refuge et comme outil de médiation du monde, il est aussi question du besoin de bouger, de me projeter, m'attacher, tâtonner; de fuir également. Les souvenirs et les inventions se superposent par strates jusqu'à se contaminer, teintent les lieux où j'ai vécu – où j'y ai cru. Et si le corps est un territoire, alors j'aspire à le quitter aussi souvent que possible, non pas pour me trouver, mais pour m'agréger de tout ce que je ne suis pas encore, quitte à vouloir, ensuite, me délester des traces des autres sur ma peau. Sans les mots pour barder ma peau, je suis invisible. Ce que j'écris me révèle, devient mon exosquelette. »

Chloé LaDuchesse est l'autrice de deux recueils de poésie parus chez Mémoire d'encrier : *Furies* (2017), finaliste du prix Trillium 2018, et *Exosquelette* (2021), finaliste des Prix littéraires du Gouverneur général 2021 et en sélection aux Prix des libraires 2022. Elle a signé des textes dans les revues Estuaire, Le Sabord, Exit, Moebius et Open Minds Quarterly ainsi que dans des recueils de nouvelles ou de poésie collectifs. Elle a été la cinquième poète officielle de Sudbury, où elle réside toujours.

## Finalistes



**Sylvie Bérard**  
*À croire que j'aime les failles*  
Éditions Prise de parole

Jamais exactement là où elle ne devrait être, jamais attendue telle quelle, jamais tout à fait comme il faut. Ni d'eux, ni d'elles, ni d'iels, la voix poétique investit l'univers de la faille, cette imperfection qui devient ici un espace où repenser les possibles. Les trois suites poétiques du recueil sont tour à tour transgressives, grammaticales, joyeusement de guingois, et questionnent le matériau, celui avec lequel on forge une langue, celui contre lequel s'érodent les souvenirs.

La poésie de Bérard explore le queer, « peut-être le mot [...] qui résume le mieux ce sentiment de ne pas totalement réussir à être comme il faut ». C'est de ce point de départ, l'impression d'être « un peu en avance ou en retard ou juste un peu à côté, de travers, à l'écart » que s'ouvre le chemin de l'écriture.

Après avoir remporté le prix de poésie Trillium 2018 avec *Oubliez* (Prise de parole), un magnifique premier recueil sur l'effacement, Sylvie Bérard démontre qu'elle sait créer une poésie d'une grande puissance d'évocation.

Détentriche d'un doctorat en sémiologie de l'UQAM sur la science-fiction écrite par les femmes, Sylvie Bérard se consacre à ses trois passions : l'enseignement de la littérature des Premières Nations et de la littérature franco-canadienne à l'Université Trent ; l'écriture de romans de science-fiction (*Terre des Autres*, 2004 et *La Saga d'Illyge*, 2011, publiés chez Alire), de nouvelles et autres inclassables ; la recherche, avec des travaux portant sur la littérature autochtone, le *queer* et la science-fiction. Elle a remporté le prix de poésie Trillium pour son recueil *Oubliez*.



Sylvie Bérard  
Photo: Michael Hurcomb

## Finalistes (suite)



**Sonia-Sophie Courdeau**  
*Ce qui reste sans contour*  
 Éditions Prise de parole

Tout est à mobiliser : la tête, la gorge, les mains, le ventre. Le sexe. Le corps entier couve les souvenirs, donne naissance au poème. Sur la joue où il y eut griffure, on voit maintenant les traces d'une larme ou d'une caresse. Le corps se tient aux aguets, prêt à fuir et à réinventer le temps. Et la femme cherche, parmi les histoires, celle qu'il lui faudra écrire.

Dans *Ce qui reste sans contour*, troisième recueil de la poète, on assiste à l'évolution d'une jeune femme appelée à se reconstruire par l'écriture. En reprenant contact avec sa mémoire corporelle, la femme établit un dialogue avec l'autre partie en elle et parvient à transcender l'abus dont elle a été victime.

Le recueil s'inscrit dans une réflexion sur le rôle des procédés narratifs dans la redéfinition d'un sujet touché par un événement traumatique. Il rend hommage à la résilience de l'individu face à la violence ainsi qu'au pouvoir thérapeutique de l'art.

Originaire du Nord de l'Ontario, Sonia-Sophie Courdeau a publié *À tire d'ailes* (2011) et *Comptine à rebours* (2015), qui ont été respectivement gagnant et finaliste au prix de poésie Trillium. Son troisième recueil, *Ce qui reste sans contour*, est paru en février 2020.

En 2019, après avoir terminé une maîtrise en création à l'Université d'Ottawa, elle fonde sa propre entreprise afin d'aider des personnes à guérir et à se transformer par les mots. Spécialiste en écriture du trauma, elle anime des ateliers communautaires d'écriture intuitive pour les femmes.



Sonia-Sophie Courdeau

## Prix international Cheikh Hamidou Kane



**Blaise Ndala**  
*Dans le ventre du Congo*  
**Mémoire d'encrier**

C'est le roman de la pacification des mémoires pour celles et ceux qui, de Kinshasa à Bruxelles, espèrent sans y croire que le passé puisse passer un jour. "Dans le ventre du Congo" raconte l'histoire de la princesse Tshala Nyota Moelo, qui s'affranchit des codes d'une des plus prestigieuses monarchies du Congo précolonial. Séduite par un jeune colon belge, elle finira dans le dernier zoo humain de l'Europe. Nous voilà plongés au cœur du «village congolais» de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles de 1958, où l'on retrouve l'œuvre coloniale dans toute son ignominie. Page après page, à travers les péripéties de la princesse Tshala et de sa nièce qui tente de retrouver ses traces, se dévoilent la mémoire féconde de l'Afrique et un monde incapable de se réinventer. Né en République démocratique du Congo, Blaise Ndala a étudié le droit en Belgique avant de s'installer à Ottawa en 2007. Romancier, il tisse une œuvre patiente, à l'écoute du monde.

Blaise Ndala est né au Congo (RDC), pays qu'il quitte en 2003 pour poursuivre en Belgique des études de droit. Il émigre au Canada en 2007. Ancien chef de mission en Haïti pour Avocats sans frontières Canada, l'auteur est fonctionnaire fédéral. *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne, 2014), son premier roman, a remporté le Prix du livre d'Ottawa après avoir été finaliste à quatre autres prix littéraires dont le Prix Trillium. Le livre, désormais traduit en langue russe, est en cours d'adaptation cinématographique. Son deuxième roman, *Sans capote ni kalachnikov* (Mémoire d'encrier, 2017), sélectionné pour le Grand Prix littéraire d'Afrique noire, a notamment remporté le Combat national des livres 2019 de Radio-Canada, le Prix littéraire Émergence de l'AAOF, ainsi qu'une mention spéciale au Prix Ivoire pour la littérature africaine d'expression française. Une traduction en langue anglaise est en cours. Blaise Ndala a publié en février 2021, toujours chez Mémoire d'encrier, le roman *Dans le ventre du Congo*, lauréat du Prix Ivoire 2021 et du prix Ahmadou-Kourouma 2021.



Blaise Ndala

# Les Feuilles Vives



*déployer  
l'horizon*



▲ Nickel City F\*fs,  
d'Alex Tétreault



◀ Ça rime avec vinaigre,  
de Katia Café-Fébrissy

Zaddy Issues,  
de Merlin Simard



Disponible gratuitement  
du 1<sup>er</sup> au 31 octobre 2022  
sur toutes  
les plateformes de **balado**

◀ Claire, trad.  
d'Anie Richer  
(v.o. Little One d'Hannah Moscovitch)

